

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal	Lettre 656-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## La "V.O." s'en va-t-en guerre... et revient bredouille

Avec juillet, on entre dans la morte saison ; l'arrivée des grandes chaleurs rend tout le monde las, fatigué, éreinté... Quelle belle occasion de bourrer les crânes desséchés !

La *Vie Ouvrière* a bien vite attrapé l'occasion. Depuis plus de six mois que le *Groupe de Défense des Révolutionnaires Emprisonnés en Russie* mène sa campagne contre les emprisonnements en Russie ; depuis plus de six mois, faits sur faits sont publiés sur les atrocités commises dans les bagnes, geôles et camps de concentration de l'« unique république prolétarienne ». Mais la *Vie Ouvrière* n'avait garde de souffler mot. Et voilà que tout d'un coup — avec l'arrivée de l'été et avec un retard de six mois — la grande attaque est déclenchée.

Quelle attaque ! Le rédacteur de la *Vie Ouvrière* croit-il vraiment que le coup de soleil qu'il a dû recevoir au commencement de juillet s'est transmis à ses lecteurs, ou croit-il, en effet, que ces derniers sont plus maniables dans la période des grandes chaleurs et que toutes sortes d'idioties seront avalées comme si c'était de la manne céleste ?

Les lecteurs de la *Vie Ouvrière* ont dû avoir de beaux vendredis, avec un roman feuilleton « à suivre » de semaine en semaine ! Quelle aubaine ! Voilà que la *Vie Ouvrière*, en quête de lecteurs... et sur la route des 10.000... imite les grands journaux bourgeois ! Espérons que le roman-feuilleton, dont le nom de l'auteur a été strictement gardé en secret par la *Vie Ouvrière*, leur apportera les quelques milliers de bougres qui voudront s'amuser quelques minutes chaque vendredi. Tu penses ! Trois articles hebdomadaires contre les anarchistes ! Ce que ces articles doivent bien être payés, hein, Maurin, Arlandis et Monmousseau ?

Ah, oui ! Maurin ! Cet individu qui est aujourd'hui à Moscou, recevant bien docilement la leçon losowskienne et le rouble (d'or) bolcheviste avec lequel il s'en retourne en Espagne pour entreprendre la publication d'un quotidien contre... oh non ! pas contre Primo de Rivera, mais bel et bien contre les syndicalistes espagnols ! C'est ce Maurin qui ose (*Vie Ouvrière* du 4 juillet) parler d'anarchistes, agents de la Pologne ! Lui, l'agent mesquin et lèche-cul de Dzerzhinsky et de Losowsky, lui le salarié de la Tcheka Internationale Antiouvrière qui se dénomme l'I. S. R., lui qui est prêt à toutes les infamies et à la plus grande : celle de briser le mouvement révolutionnaire de l'Espagne ; lui, expulsé du Congrès espagnol des syndicalistes révolutionnaires ! Ah ! non, c'est trop rigolo : Maurin, souteneur de l'I. S. R. !

Et puis vient Arlandis (avec quelle gourmandise Moscou attrape au vol tous les Espagnols vomis par le mouvement en Espagne !).

Mais, passons au gros morceau : le roman-feuilleton ! Je ne parlerai pas de la brochure même de ce Yakovlev, menteur et illettré que la *Vie Ouvrière* présente en tranches hebdomadaires à ses lecteurs affamés. D'autres s'en occupent. Mais quelle préface à l'œuvre de cet évergumène ! Les « quelques mots en manière d'introduction » que la rédaction de la *Vie Ouvrière* a eu l'idée brillante de mettre en chapeau, sont un chef-d'œuvre d'ignominie provocatrice !

Ce sont les Maurin, les Monmousseau et toute la clique de la *Ouvrière* et de l'*Humanité* qui voyagent entre la France et l'Allemagne, la France et la Russie, entre l'Espagne et tous les pays d'Europe, ce sont ces hommes qui ont le toupet de parler de ceux qui, déportés avec de faux documents par le gouvernement russe, « se déplacent à loisir » — chacun dans sa chambrette — et qui (n'en déplaise à la rédaction de la *Vie Ouvrière*) mènent une vie que vous, messieurs de la rédaction de la *Vie Ouvrière*, n'avez jamais eue, mais qui sont trop fiers de leurs idées, de leur drapeau et de soi-même pour en parler. Vous qui recevez régulièrement chaque mois vos salaires moscovites, vous vous êtes déjà garantis une vie sans ombrages, et sans scrupules, vous qui êtes prêts à changer d'opinion aussi souvent que Moscou l'exigera de vous, avez au moins la pudeur que même une putain n'aurait pas manqué d'avoir, et cachez-vous avec votre or qui souille tous ceux qui le touchent.

Mais, les persécutions des révolution-

naires russes, aujourd'hui, en l'an de grâce 1924, qu'en faites-vous ? Pourquoi n'en parlez-vous pas, vous qui semblez savoir si bien tout ce qui s'est passé en Russie depuis les premiers jours de la Révolution ?

Le passé ? Je doute fort qu'il y ait un seul lecteur — même de la *Vie Ouvrière* — qui, en lisant ce que les anarchistes syndicalistes, universalistes ou autres ont écrit sur leur propre idéologie, même sous l'angle hypocrite sous lequel Yakovlev les place dans sa brochure, ne se pose cette question primordiale : *Donc, on emprisonne, on traque, on fusille, on exile, on déporte dans cette unique république prolétarienne pour avoir écrit sur l'anarchisme, pour avoir discuté dans des Congrès ?*

Est-ce cela que vous avez voulu démontrer, messieurs de la rédaction de la *Vie Ouvrière* ? Ce n'était pas bien la peine. Nous le disions toujours !

Et puis, vos lecteurs seront-ils vraiment dupes de l'escamotage par trop transparent ? Venir nous parler de Makino, de 1919 et de 1920, quand nous vous parlons de l'anarchisme, du syndicalisme et de 1924 ?

L'*Humanité* avait, quelques jours avant l'apparition de la première partie du roman-feuilleton de Yakovlev, fait annoncer à tous ses lecteurs la grande importance des révélations sensationnelles qui seraient faites dans la *Vie Ouvrière* et qui devaient servir comme réponse à la campagne du *Groupe de Défense* !

Où donc est cette réponse ? On traque, on emprisonne, on fusille, aujourd'hui, en 1924, les révolutionnaires russes dans la Russie qui vous nourrit et qui vous paye. Répondez : oui ou non ? Si oui, publiez donc immédiatement pourquoi, vous qui savez tout. Quelle chance pour vous de montrer que les Baron, les Kogan, les Spiridonowa, les Braun, les Rubintchik, sont des bandits ! Si non, pourquoi ne niez-vous pas les faits du *Groupe de Défense* ?

La question est toute là, et reste là, comme elle l'a été il y a six mois, quand le *Groupe de Défense* a commencé sa campagne.

Votre roman-feuilleton tire à sa fin. Maurin et Arlandis vont, encore une fois ou deux, dénicher des histoires abracadabrantes d'avant le déluge. Mais la question reste : On emprisonne aujourd'hui en Russie. Le massacre de Solovietzky, avoué par le gouvernement russe lui-même (la *Vie Ouvrière* n'a garde de le dire, la vérité n'étant pas pour ses lecteurs), date de la fin de 1923. Kogan et Akhtyrsky ont disparu en 1923, et aujourd'hui, en août 1924, personne ne sait où ils sont ; Rubintchik, pour avoir publié *Guyau*, est exilé en Sibérie ; Spiridonowa se meurt en prison ; Baron est à Solovietzky, des dizaines et des centaines d'autres sont disséminés partout, dans les prisons et camps de concentration du cercle glacial jusqu'aux steppes torrides du Turkestan.

Tout cela, aujourd'hui en 1924 ! Il faudra bien que vous répondiez un de ces jours, si l'on emprisonne aujourd'hui en Russie, non pas pour avoir écrit ou discuté sur une question d'idéologie anarchiste, — c'est demander trop d'un gouvernement prolétarien, — mais pour avoir publié des ouvrages classiques permis sous le régime tsariste ; mais pour avoir osé aider un camarade en prison avec des vêtements ou de la nourriture ; pour moins que cela : pour la simple raison qu'il ou elle est anarchiste et enregistré comme tel à la Tcheka ; pour n'avoir encore rien dit ou écrit en faveur des bolchevistes ; pour moins encore : pour rien !

Ni la franchise ni l'honnêteté ne sont de votre domaine. Il est donc vain et superflu de s'attendre à ce que quoi que ce soit de véridique soit publié dans les colonnes de la *Vie Ouvrière*. Vous ne direz donc pas tout cela à vos lecteurs. Oh non ! Vous perdriez tout de suite votre salaire : pour vous, c'est tout ce qui compte.

Eh bien ! tant pis pour la vérité... momentanément. Car vous le savez très bien, le jour où tout sera connu, devra bien venir. Vos lecteurs, s'ils ne l'apprennent pas par la *Vie Ouvrière*, l'apprendront d'une autre façon.

Et alors, votre roman-feuilleton vous aura coûté un peu cher.

A. SCHAPIRO,

## Sans perdre une minute

**Il faut, sans perdre une minute, nous envoyer votre thune, camarades qui croyez après nos explications et propositions d'hier, que le petit quotidien a encore des services à rendre.**

**Il faut même que la moitié d'entre-vous, qui mensuellement versez vos 5 francs, doubliez ce mois-ci, avant le 20, votre versement.**

**Et lorsque vous nous aurez adressé vos thunes vous vous mettrez, sans perdre une minute non plus, à la recherche des abonnés.**

**Camarades lecteurs, le sort du journal est entre vos mains.**

NOTA. — Afin de faciliter aux copains parisiens leurs versements, nos bureaux, 9, rue Louis-Blanc, resteront ouverts, demain dimanche, jusqu'à 19 heures.

## LE FAIT DU JOUR

### Ingratitude

Que M. Herriot laisse un Götin en cellule sombrer aux abîmes de la folie, qu'il se désintéresse de Jane Morand au point de la laisser mourir dans la maison d'arrêt de Corbeil... voilà qui nous indigne mais ne nous surprend guère. Pour ces anarchistes le premier politicien du Bloc des Gauches n'a pas plus de tendresse que n'en eurent ses collègues du Bloc National. Tout au plus, s'il se décide, un jour, à libérer l'agresseur de Clemenceau et l'antipatriote du temps de guerre, ne le fera-t-il que sous la pression populaire et pour « ne pas avoir d'histoire à l'intérieur » et enfin pour avoir l'air devant ses électeurs de tenir ses promesses du 11 mai.

Mais Jean Goldsky, toujours emprisonné, en est réduit à faire la grève de la faim — comme sous le Bloc National — pour attirer sur l'injustice criante de sa captivité l'attention des gouvernants.

Or, Jean Goldsky fut, avant la guerre, pendant la guerre et jusque dans son cachot depuis la guerre, l'ami fidèle et le fervent défenseur de ces hommes mêmes qui tiennent aujourd'hui le pouvoir.

Au moment de l'affaire Caillaux, en 1913, Goldsky fut avec Almeréda le chevalier servant de la Marianne qu'entretenaient avec Joseph les Painlevé, les Doumergue, les Herriot, les Malvy et consorts...

Au 1er août 1914, il fut aussi de l'équipe républicaine qui fit tendre aux couleurs nationales le rouge bonnet du Bonnet Rouge pour entraîner tous les récalcitrants aux frontières de la Patrie. On peut dire que Jean Goldsky fut, avec sa Tranchée Républicaine, le précurseur de Dumay avec son Progrès Civique.

Puis vinrent les heures difficiles pour les politiciens de gauche. Goldsky « triqua » pour eux. Il fut une des victimes expiatoires du Radicalisme terrassé par la Réaction. Il paya cher pour ses hauts amis prudemment retirés dans les coulisses du Palais-Bourbon.

Puis 1923 sonna le rappel des vaincus de la bataille politique de 1919. Le Bloc des Gauches se constitue. Il lui fallait son Martyr : ce fut Jean Goldsky que les socialistes et leurs complices radicaux présentèrent aux suffrages.

En mai 1924, viennent les grandes élections. Les amis de Goldsky soucieux de positifs succès ne présentent plus la candidature du prisonnier. Mais ils triomphent. Les voici en majorité au Palais-Bourbon. Les voici au gouvernement.

Et leur défenseur de toujours, le bouc émissaire de toutes leurs aventures, le jeune héros des mauvaises heures n'est pas là, dans le soleil, pour partager leur puissance. Jean Goldsky reste en prison. Et il doit faire la grève de la faim pour que l'on entende sa voix qui crie : « Et moi ? Et moi ? Me laisserez-vous dans ce puits d'ombre ? »

Ingratitude de Painlevé. Ingratitude d'Herriot.

Qui... mais surtout politique, sale politique !

Jean Goldsky, qu'en pensez-vous ? Jean Goldsky cela ne vous conduira-t-il pas à réfléchir et sans doute à regretter les anciennes convictions anarchistes et peut-être à désertir l'ignoble clan des gens d'affaires pour vous en retourner parmi ces « compagnons », les compagnons de votre première jeunesse, qui ne vous ont pas oublié, eux quand même !

## « A tout péché, miséricorde »

On ne réfutera jamais assez les arguments des chats-fourrés et de leurs stipendiés : ces journalistes vendus qui rôdent comme des chacals autour des bazars de Thémis. En toutes circonstances, il est nécessaire de faire ressortir la comédie des jugements prononcés et de montrer le vide de leurs affirmations mensongères.

Après une bonne quinzaine d'audiences plus ou moins ternes, burlesques ou mouvementées, la Cour d'assises de Bruges vient de rendre son verdict dans une affaire monstre de chapardage de poules et de lapins intitulée « le grand procès de la bande Caboen ». Régisseur accessoiriste, un juge d'instruction zélé. Spectacle : des avocats qui le ferment, un président partial, le pêcheur arrogant. Vous voyez d'ici la scène !

Ce fut un défilé lamentable de témoins vazeux, sous les yeux amusés d'un public équivoque composé de policiers, d'oisifs et de bourgeois de toute nature.

Vers la douzième journée, le président Coqueau des Mottes s'écriait, emphatique : « Pardon pour le pêcheur repentant, à tout péché miséricorde !... ». Un des accusés, comparse inévitable, s'empressa de se mettre à table en mouchardant ses collègues pour obtenir la rédemption de tous ses péchés.

La miséricordieuse clémence des géoliers et des sbires s'exerce à bon escient. Ça consolide un régime et c'est vraiment bon marché en ces temps de vie chère.

Il me semble entendre d'ici la harangue préparatoire :

— Gofferdon ! si tu dénonces tes camarades, je te donnerai le paquet de tabac, sachez-vous... Et peut-être bien aussi, mon garçon, que vous aurez la place de balayeur, saistu !

Le président Coqueau, très fier, pourra se vanter en villégiature sur les plages de Blankenbourg-Ostende, congratulé par ses pairs et admiré de toute la gent féminine des hautes sphères flamandes... Maître Bourriquet obtiendra la place de prévôt qui lui confèrera le port d'une frigue pour maier et matraquer ses anciens complices et codétenus... Popula, lecteur des grands canards, s'écriera : « Amen !... » Une fois de plus, la société sera sauvée...

Comme la royale Belgique, la République Française récompense les dénonciateurs. Dans les geôles de notre Quatrième Marianne herriotiste, l'illégal faux-frère est l'auxiliaire du garde-chiourme syndiqué. Saura-t-on jamais les drames silencieux de ces prisons maudites ?... Les descentes au mitard à coups de nerf de bœuf. Les soixante et les quatre-vingt-dix jours de cachot au pain et à l'eau. Les larmes refoulées, les rancœurs accumulées, les journées désespérantes de l'isolement hallucinant.

Le syndicaliste havrais Durand ne put y résister. Voici maintenant notre courageux Götin, victime de l'incarcération cellulaire. Ce serait enfantin de notre part de parler de miséricorde aux bons bourgeois français. Le péché de lèse-majesté envers Clemenceau-empereur ne se pardonne pas. Ouais ! on vous en foutera du onze mai... La chiourme tient sa proie et ne la lâche pas.

Miséricorde, ô doux Jésus ! La puissante Compagnie de Produits Chimiques, les empoisonneurs de Saint-Gobain, exploite à Wasquehal des pauvres diables de Polonais. Parmi le troupeau parqué en un enclos, quelques malheureux voulaient éviter à leurs futurs rejetons la respiration d'un air vicié aux émanations délétères. Pour s'être arraché des entrailles les germes mauvais déposés dans un moment d'ou-

bli, les pauvresses firent connaissance, en correctionnelle de Lille, de M. le Procureur Testut, grand pourfendeur d'antimilitaristes, lequel se transforma illico, tremolos dans la voix et à grand renfort de borborygmes, en défenseur du Capital et de la Patrie polonaise.

Pas de pardon pour ces pécheresses repentantes...

O la miséricordieuse clémence de la bourgeoisie régnante ! Les députés sont en vacances, on agonise dans les prisons. Les bourgeois sont aux bains de mer, travaillent donc, esclaves. Mercanti est tout-puissant, la pensée est persécutée. Les Bouvet, les Law, les Cottin, les insoumis se désespèrent derrière les barreaux de leurs cellules. Combien de fois faudrait-il répéter les mêmes mots, les mêmes paroles, les mêmes discours pour émouvoir ceux qui sont en liberté ? Oui, c'est cela, ne comptons que sur nous-mêmes. Evitons tout ce qui peut nous diviser pour ne nous souvenir que de tout ce qui doit nous rapprocher.

Et pourtant, je crois qu'il est encore possible, malgré la désorganisation momentanée du mouvement ouvrier français, de redonner une nouvelle impulsion à la propagande pour l'amnistie générale et de galvaniser l'esprit vers le mieux-être.

Répondons présent à l'appel de Besnard. Avec les éléments les plus audacieux du syndicalisme de ce pays, avec les camarades tenaces du Comité de Défense Sociale, avec toutes les combattivités qui réussissent jusqu'à ce jour à échapper à l'emprise policière, efforçons-nous d'arracher à l'adversaire nos chers embastillés.

Et ce, jusqu'au jour où nous aurons démolé la dernière prison, la dernière citadelle d'innocuité. Jusqu'à l'instant ultime où, de nos efforts conjugués nous aurons brisé toutes les tables sur lesquelles sont gravés les mots maudits de : « Lois, Pouvoirs, Codes, Dictatures ».

Ce jour-là, il ne sera même plus question de miséricorde, de cette vertu qui porte à avoir compassion des misères d'autrui, puisque nous aurons supprimé celles-ci en nous attaquant à la racine du mal : l'Autocratie et la Propriété.

Hoche MEURANT.

## A propos de Max Nettlau

D'après un article pressant de la *Protesta*, de Buenos-Ayres, nous avions fait un appel en faveur de Max Nettlau que le quotidien argentin nous dépeignait dans un état effroyable de misère, inquiet aussi sur le sort de sa « bibliothèque dispersée, partie à Paris, partie à Londres, et le reste à Vienne ».

Or Max Nettlau nous écrit lui-même pour nous faire savoir que « la fable de son indigence absolue est ridicule ; il n'est pas riche, mais il travaille, gagne sa vie et ne meurt pas de faim ». Il proteste contre cet appel à la souscription en sa faveur.

Max Nettlau n'a pas de « grande bibliothèque dispersée à travers le monde ». C'est une légende ridicule. Tout au plus a-t-il un bon outillage de travail pour les quelques sujets dans lesquels il s'est spécialisé.

Comme tous les militants, Nettlau connaît les difficultés de la vie et, malgré tout, trouve le moyen de se procurer des livres dont il a besoin pour ses travaux. A cela seulement se réduit la vérité.

## AMÈRE DÉCEPTION



JEAN GOLDSKY. — Et moi qui avait confiance dans le Bloc des Gauches !



# Influence des politiciens sur les foules aux époques de décadence

(SUITE ET FIN)

Car, qu'on le veuille ou non, c'est bien vers la pire des servitudes que nous marchons en ce moment. Nous sommes, en effet, dans l'ère des foules. Celles-ci actuellement sont souveraines maîtresses. Qu'on me comprenne bien ! Je ne veux point dire par là qu'elles sont libres, qu'elles sont émancipées. Non ! mais je répète qu'elles sont maîtresses souverainement parce que leur volonté fait force de loi et influe sur la ligne de conduite des maîtres de l'heure. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, qu'elles sont plus esclaves et plus serviles qu'elles ne le furent jamais. Aujourd'hui, les foules n'ont plus ni initiative ni volonté ; elles ont tout abdiqué entre les mains des politiciens.

Cela n'est pas un signe des temps : c'est simplement le caractère d'une époque. Sous un régime oligarchique, les foules tendent à devenir homogènes, à former un bloc tout comme le pouvoir qui les domine. Les prétendus révolutionnaires du Kremlin l'ont très bien compris : c'est pourquoi, par une dictature de fer, ils ont tenté de plier celles-ci sous leur joug, de les façonner à leur image à l'instar des religions antiques et des grands autocrates qui les ont précédés. César et Torquemada, Napoléon et Lénine, malgré les siècles qui les séparent, peuvent se tendre la main ; sous des formes et des buts différents, c'est la même tentative qui se renouvelle à chacune de ces étapes historiques. C'est, en un mot, l'audacieuse volonté de museler les foules et de refaire le monde sur un plan unique.

Sous un régime démocratique, au contraire, les foules ont tendance à devenir hétérogènes, à se dépersonnaliser. Elles se dissolvent en autant de groupements qu'il y a de groupements politiques dans le régime. La démocratie, en un mot, contribue à désagréger l'âme des foules, les oblige à sentir et à penser par elle-même. Et c'est là que nous touchons le fond du problème, que nous abordons l'idée même du syndicalisme. Car la démocratie, dont les principes sont si furieusement attaqués aujourd'hui, est une période de transition tout à fait favorable pour la transformation de l'âme des foules et la libération de celles-ci.

Georges Sorel, que je considère comme un des meilleurs théoriciens de l'idée syndicaliste, avait très bien compris le rôle et la force de désagréger de l'esprit démocratique. Le syndicalisme révolutionnaire l'avait fort bien compris également, puisqu'il s'efforçait toujours de profiter de ces circonstances particulières, de cette pénétration dissolvante pour donner aux foules une âme nouvelle de classe. Malheureusement, il eut le tort de conserver en son sein les héritiers des vieux régimes disparus, les suppôts de l'autocratie, c'est-à-dire les politiciens. Car il ne faut pas se tromper et être dupe des mots et des formules : sous le couvert du libéralisme, sous le couvert des idées les plus avancées, ceux-ci masquent des menées et des buts nettement rétrogrades. Pour la réussite de leurs projets, les politiciens tiennent un langage enflammé, anathématisent le despotisme et le pouvoir absolu ; mais pour qu'il soit pénétré au fond de leurs plus secrets desirs, aperçoit bien vite la forme la plus précise d'une impitoyable tyrannie. Car il n'est de pires tyrans que ceux qui se présentent en libérateurs.

Le syndicalisme révolutionnaire n'a donc pas réalisé les espérances qu'il avait pu nous faire concevoir, parce qu'il demeure toujours soumis à l'influence des politiciens. Et son œuvre jusqu'à ce jour, au lieu d'être une œuvre d'union et de concentration des forces prolétariennes, au lieu d'être la grande force de vie et de création qui forgerait pour les luttes décisives l'unité et l'âme indissolubles du Travail tout entier, sur un plan parallèle à celui de la démocratie et des politiciens, a contribué à la multiplicité, à la dispersion des efforts dans une voie qui n'était pas, qui ne pouvait pas être celle des masses laborieuses.

Je ne voudrais pas que ma pensée demeure obscure ou soit mal comprise. Aussi la résumerai-je en quelques lignes. Le système démocratique, par le simple jeu des intérêts politiques qui se heurtent — c'est sans doute une répétition que je vais faire, mais ne faut-il pas toujours répéter la même chose ? — dissocie l'âme des peuples. Pendant cette dissociation, alors que les traditions, l'armature de la civilisation s'effritent, il est facile à une classe audacieuse et héroïque de profiter de pareilles circonstances — lesquelles ne se présentent pas deux fois à la même époque — pour créer une nouvelle idéologie et une nouvelle tradition sur la base de ses intérêts de classe. Cette tâche, la C. G. T. d'avant-guerre l'avait déjà commencée. Puis, brusquement, elle a cessé.

Pourquoi ce revirement ? C'est bien simple : les chefs syndicalistes ont été pris par le courant de la démocratie ; ils ont trouvé qu'il était plus facile et surtout plus lucratif de faire de la politique que de préparer l'affranchissement des travailleurs. Ils sont retournés aux erreurs du passé et le mouvement révolutionnaire frappé au cœur, brisé en plein élan, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines.

Et puis une réaction s'est produite : d'autres chefs se sont dressés pour remonter le courant, pour ramener les producteurs sur les voies de la lutte des classes. Ces hommes qui étaient des pygmées, qui ne comprenaient rien au syndicalisme et aux grandes forces qui mènent le monde, furent au-dessous de leur tâche et retombèrent dans la même ornière stérilisante que leurs prédécesseurs. Incapables de saisir le sens tragique de l'histoire des classes, ils se sont mis, eux aussi, à la remorque des politiciens. Et c'est pourquoi, une deuxième fois, le syndicalisme a fait faillite.

Il était pourtant assez simple de comprendre que le prolétariat, pour sortir victorieux d'une lutte inégale, se devait à lui-même de se tenir à l'écart des luttes politiques qui divisent les forces du capitalisme. Entraîné sur le même terrain que son adversaire, il y demeure maintenant plus divisé et plus faible que jamais. Et sa faiblesse idéologique est aujourd'hui totale ; ravagé par les haines et les divisions, il est

livré sans défense à son propre ennemi de classe, qui lui s'est bien gardé de jeter tout le poids de ses forces dans les batailles politiques.

En effet, pendant que les bergers stériles — on ne sait encore au juste par qui — de la classe ouvrière, la livraient pieds et poings liés aux forçats de la politique, le capitalisme lui, a pu s'organiser solidement sur le plan économique. Nous n'avons pas syndicalistes, à nous féliciter d'un tel résultat, car c'est une honte pour nous d'avoir toléré à notre tête des gredins comme Monmousseau, Semard et Cie. En les choisissant comme chefs, les syndicats de ce pays ont montré à la bourgeoisie qu'ils étaient prêts à se plier à toutes les dictatures, et que la voie où ils voulaient s'engager, loin d'être celle de l'avenir et de leur affranchissement, était la voie de la plus complète des déchéances.

Certes, nous ne sommes pas nous les jeunes responsables de cette déchéance, de cette faillite devant l'Histoire, puisque nous restons encore des benjamins du syndicalisme ; mais nous portons la marque de l'afroite qui fut fait à nos aînés, et nous n'aurons de repos que le jour où devant tous les travailleurs, nous serons parvenus à démasquer les faux frères, les renégats de l'idéal syndicaliste, qui ont enchaîné notre mouvement libérateur au char de l'Etat. Pendant les cruelles années de la guerre capitaliste qui firent de nous les forçats d'un siècle de fer, au fond de nos cœurs, lorsque le vent des soirs sanglants des assauts passait sur nos têtes et nous courbait fous de rage sur la terre meurtrie et déchirée par les obus, nous sentions des océans de haine rugir et bouillonner dans nos veines. Maintenant que nous sommes retournés dans la vie, la vie de tous les jours, notre haine est égale pour les maîtres qui nous ont crucifiés tout enfants, et pour ceux qui au nom du prolétariat et de la révolution, ont brisé notre grande structure de bataille, notre grande et vivante organisation de classe.

Les chefs de la C. G. T. U. appuyés sur les parcelles de troupeaux qui bélaient lamentablement à leur suite, peuvent se moquer de nous et même nous traiter de petits bourgeois. Nous n'en avons cure, car entre nous travailleurs, et eux, profiteurs du travail et de l'ignorance des foules, c'est une guerre acharnée qui s'engage — et un jour viendra bien où à coups de fouet et de lambeaux, nous chasserons enfin les pharisiens du Temple.

Des politiciens, c'est-à-dire ceux qui sont parvenus à substituer la lutte des classes à la lutte des partis, on en ce moment une assez grande influence sur le mouvement ouvrier. La raison en est bien simple : c'est parce que les travailleurs sont tombés à un tel état de prostration que leur salut n'apparaît plus à leurs yeux, que sous la forme de l'action politique. Il en fut toujours ainsi aux époques de décadence, dans ces périodes d'angoisse où il semble plus facile de remettre son sort entre les mains des autres que de travailler soi-même à sa propre libération. Sur des hommes inhabiles à discerner leurs plus élémentaires intérêts de classe, les politiciens auront toujours la faculté d'exercer leurs petits talents. Le mouvement ouvrier anglais, qui est un des plus riches d'expériences, nous offre plus d'un enseignement. A ses débuts, nombre de charlatans et de guérisseurs du cancer social purent à loisir profiter de sa faiblesse pour faire fructifier leur industrie mercantile. Mais il vint un jour où les Trade-Unions furent assez fortes pour se diriger elles-mêmes. C'était alors au Congrès de Cardiff. Tout comme à Bourges, les politiciens avaient rassemblé toutes leurs forces pour s'emparer des Unions. Mais celles-ci puissantes et redoutables, fortes d'un long passé de luttes, sans cesse victorieuses dans les conflits avec le capital signifiaient aux politiciens de s'adresser à une autre porte pour le placement de leur marchandise avariée. Le Congrès trade-uniste de Cardiff, une bonne fois pour toutes, relégua les politiciens à leur besogne subalterne, en disant que les Unions anglaises se suffisaient à elles-mêmes.

Et Paul de Rousiers qui quoique bourgeois, fit de pénétrantes études, sur le mouvement ouvrier anglais, écrivait dans son histoire du Trade-unisme, que les politiciens ne pouvaient avoir de succès qu'après des ouvriers faibles et incapables.

N'est-ce pas là une bonne leçon de syndicalisme que nous donne cet intellectuel de la bourgeoisie ? Nous ne devons donc pas désespérer malgré les jours sombres que nous vivons ; et l'heure approche où le prolétariat français débarrassé de l'emprise avilissante des charlatans de la politique et de leurs odieux mensonges, saura s'engager sur les chemins héroïques et parsemés d'obstacles, pleins de difficultés de la vraie guerre des classes.

Les politiciens de la Sociale et de Moscou ont encore un certain crédit parce que la classe ouvrière traverse une crise d'organisation, parce qu'elle est encore faible et incertaine sur la voie à prendre pour la conduire vers ses destinées. Mais le sens des réalités ne tardera pas lui faire comprendre que pour marcher vers l'avenir, il lui faut balayer sans pitié les masques malodorants, les ordures et la fange accumulées par des années de servitude politique.

Les fantoches qui aujourd'hui pérorant en notre nom, ne demeurent et ne durent que par notre lâcheté et notre impuissance. Quand nous serons capables d'agir et de nous montrer des hommes, ils disparaîtront sans même laisser de traces de leur passage parmi nous.

Le fumier politique aura pu nous paralyser un moment ; il ne brisera pas notre volonté de classe, notre légitime désir d'affranchissement. Et alors, quand nous aurons démolé les idoles du lamentable troupeau fanatique de l'orthodoxie, libres et forts, fiers et résolus, face à notre bourgeoisie, nous pourrions enfin régler le compte terrible qui est encore ouvert entre les deux classes.

J. BAILLOT.

## L'évidence

Quoi que puissent en penser les défaits de toutes nuances dont la grande préoccupation est d'affaiblir et de diviser, le prolétariat est la force la plus certaine, la plus immense, la plus redoutable qui soit.

Mais une vague puérilité retient le peuple qui, en cela comme en bien d'autres choses, doute de lui, parce qu'il ignore ce qu'il est ; un prolétaire qui se voit accablé de tous les devoirs, n'en ressent que de la colère ; il ne s'aperçoit pas qu'il est un des piliers de l'autorité qui compte précisément sur l'accomplissement de ces devoirs, pour maintenir sa force.

Dont, si toutes les charges qui pèsent lourdement sur les opprimés étaient brusquement rejetées par ceux-ci, la chute de l'Etat s'ensuivrait forcément ; c'est là une vérité si simple et si logique, qu'il ne convient même pas d'y insister.

Au reste, il faut reconnaître que l'exécution de ce geste, très simple, je le répète, s'appelle révolution, mais je ne m'adresse pas à des bourgeois ; sans doute ?

Le seul bon sens d'ailleurs, indique très clairement qu'une revendication pour qui est opprimé, n'est pas seulement un droit, mais un devoir ; mais ce devoir est-il compris ? Chaque ouvrier souffre-t-il vraiment de l'obscurité dans laquelle il est tenu ? Ou bien embrasse-t-il un parti quelconque par bravade et non par conscience ? C'est ce qu'il importe un peu de savoir :

D'abord, la cohésion manque dans les rangs du prolétariat, qui tout en formant de multiples parts, se divise déjà en deux camps aux doctrines extrêmement opposées, soit les matérialistes qui veulent remplacer la tyrannie existante par la leur, et les autres, les idéalistes qui veulent le bien-être moral et matériel pour chacun, au sein d'une société libre, parmi des hommes libres.

Le prolétaire est plutôt attiré, ne nous le cachons pas, vers la première formule, qui est bien une formule humaine, puisqu'elle promet la vengeance, la répression, l'autorité pour ceux qui ont toujours été courbés, en un mot, la réédition des gestes déjà faits, à quelques variantes près.

C'est un fait, on ne peut le nier, mais on peut tenter un effort pour éclairer ces dictateurs en herbe ; il est certain qu'il y a un attrait puissant à commander, lorsque l'on a toujours obéi, à être maître quand on a été valet, seulement, ces idéalistes d'un genre un peu spécial, oublient-ils que la condition élémentaire pour être roi, est d'avoir des sujets ? Or, comment ceux-ci existeraient-ils, si tous les prolétaires étaient rois ? Comment le principe de la dictature subsisterait-il, s'il n'y avait que des dictateurs ?

Laissons ces plaisanteries, mais il est vraiment regrettable que des directives aussi grossières, soient acceptées sincèrement par quelques-uns.

Quelle naïveté et quelle tristesse aussi ; pourtant, il y a des choses que l'on n'apprend pas : l'intelligence, le jugement, la conscience, se développent, mais ne se dément pas ; quiconque est dépourvu de ces facultés premières, doit y remédier par une étude acharnée ; cela existe d'ailleurs et le peuple présente fréquemment des spécimens de l'un et de l'autre cas ; on y trouve en effet, en très grand nombre, les instincts, qui, sans instruction aucune, n'en agissent pas moins en véritables consciences et l'on y rencontre d'autre part, les travailleurs, les chercheurs, aussi conscients que les premiers, mais conscients de leur ignorance uniquement, et tachant de ce fait, d'acquiescer les connaissances qui leur manquent.

Comment avec de tels éléments, le peuple pourrait-il être incoincident en masse informe ?

Noter bien en passant que cet instinct d'une part, et cet essai d'assimilation de l'autre, sont un fait personnel du prolétaire ; que ne deviendra-t-il pas, si on lui indique clairement sa route, si on l'aide, si on dirige de main ferme ses pensées et ses actions ?

Le monde, depuis un temps immémorial, était divisé en deux parties : une petite, celle des détenteurs du pouvoir, de la puissance, de la fortune, de la propriété physique et morale ; une grande, celle des obscurs.

Il va sans dire que les premiers, avaient et ont, un intérêt majeur, à tenir les seconds dans l'obscurité la plus complète ; mais il est advenu, pour l'honneur de l'humanité, que de rapides éclaircis ont traversé cette obscurité, et y ont laissé les germes de cette clarté qui s'appelle conscience, et qui se traduit maintenant en un désir impérieux d'évolution et de perfectionnement. Mais on n'en arrive pas à cela sans hésitations, sans tâtonnements, sans erreurs même, et c'est ce qui est arrivé au prolétaire qui n'en est pas encore à la pleine possession de lui-même, car des influences contradictoires s'y rencontrent et s'y heurtent.

Aussi, il convient de le proclamer plus que jamais : la force réelle est subordonnée à la réalisation de l'unité ; nous en sommes encore à la masse compacte que forment les corps humains, rangés en bataillons ; pour le triomphe de toutes les revendications, pour le succès des entreprises de liberté, pour la consécration de la justice régissant l'humanité, il faut en arriver à la réunion de tous les esprits, de toutes les intelligences, de tous les cœurs, de façon à former une seule âme au service d'un seul bien : la libération.

Est-ce là une espérance trop grande ou une tentative trop forte ? Allons donc ! Qui peut penser, peut agir ; qui peut souffrir, sait se sacrifier ; qui peut vouloir, sait aller à l'avant ; qui peut revendiquer, sait se faire tuer ; et qui peut tout cela, peut triompher !

N'est-ce point là, le fait du peuple ?

Renée d'AXEL.

## Unité indésirable

Les agences nous communiquent que : « Le Conseil général des Trade-Unions britanniques a invité en termes très cordiaux la C. G. T. russe à envoyer « un délégué fraternel au congrès des Trade-Unions de Hull le 1er septembre », congrès auquel seront invités également des délégués d'Amsterdam, de la C. G. T. américaine, M. Albert Thomas et autres personnalités. »

Voilà l'unité que nous ne voulons pas : l'hégémonie des chefs « syndicalistes » sur les pauvres bougres de syndiqués.

## La protestation de Jean Goldsky

Il paraît que M. René Renoult s'est tout de même inquiété de la situation tragique créée par un manquement trop évident à des promesses pourtant formelles.

On nous assure qu'il s'est enfin préoccupé d'examiner comment il pourrait mettre fin à l'interminable captivité d'un homme dont l'innocence est indiscutée. Cependant le ministre de la Justice n'a pas comme on pourrait le croire, décidé la mesure de libération qui s'impose. Il s'est contenté de consulter ses bureaux. Or, les bureaux sont représentés auprès de M. Renoult par MM. Gilbert et Peroux dont on n'a pas oublié le rôle dans la commission d'impureté imaginée par M. Colrat pour escamoter la révision de l'affaire Goldsky. On peut donc aisément imaginer quel doit être leur avis en la circonstance.

Il est probable que le 11 mai, en débarquant le pays des hommes du Bloc National, les électeurs républicains espéraient autre chose que le changement de nom des ministres et qu'ils n'imaginaient pas que l'ancien cabinet continuerait à gouverner par le moyen de ses hommes de confiance qui avaient pourtant droit à des vacances prolongées...

Et Jean Goldsky est à son 6<sup>e</sup> jour de jeûne ! Et l'administration pénitentiaire ne s'ennuie pas ! A la Santé on attend... on attend que le prisonnier soit mourant pour le transférer à l'hôpital. On ne meurt pas dans les prisons de la République.

Quand donc fera-t-on cesser le supplice de cet innocent, embastillé depuis sept ans passés ?

## Un non-lieu en faveur des victimes du fascisme

On se rappelle que, le 1er septembre 1923, le fasciste italien Sylvio Lombardi avait été tué au moment où il sortait d'un restaurant, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 269 ; en même temps, le fasciste Tampia, qui se trouvait avec lui, avait été blessé.

Les agresseurs des fascistes n'ayant pu être retrouvés, les soupçons s'étaient portés sur un ouvrier italien, Oreste Monbello, et sur le restaurateur, Ernest-Jean Ghersi, qui avaient été tous deux inculpés. Mais M. de Genille, juge d'instruction, en l'absence de toute preuve contre les inculpés — il était seulement établi qu'ils avaient été les témoins du drame — a rendu en leur faveur une ordonnance de non-lieu, qui a été signifiée à leurs défenseurs, M<sup>rs</sup> Cointe, Leque et Raphaël Adad.

## RAYMOND RADIGUET

auteur du

« DIABLE AU CORPS »

## LE BAL DU COMTE D'ORGE

Prix : 7 fr. 50

LIBRAIRIE GRASSET

## Nos échos

### Faiblesse orthodoxe.

Récemment, le camarade Valette, communiste authentique, quoiqu'adjoint au maire social-traitre de Suresnes, dut présider une distribution de prix et subir le contact d'un délégué du ministre bourgeois de l'Instruction publique, ceint de l'écharpe tricolore. Il dut même encaisser le laus républicain et démocratique du porte-parole ministériel, et écouter religieusement, debout, le chant national de la République capitaliste.

Après tout, se disait-il, c'est un mauvais moment à passer. Ayons autant de courage que Marcel Cachin qui pleurerait de joie à Strasbourg B-o joie à Strasbourg en écoutant la Marseillaise et en regardant entrer la soldatesque tricolore.

Mais moins veinard que le député passe-partout, l'adjoint de Suresnes s'est déjà fait traiter de « petit bourgeois » par les purs du terroir. Et il va être traduit sans plus attendre devant le Conseil de guerre. Le citoyen Valette est terriblement inquiet.

\*\*\*

### Le moteur moderne.

Un fonctionnaire vient de battre le record du moteur. Il avait réussi à en monter un avec 17 pistons. Malheureusement, l'appareil n'a pas donné les résultats attendus. Ce fonctionnaire, pour monter en grade, avait obtenu 17 lettres de recommandation de différents parlementaires.

Pour une fois, le ministre n'a pas marché. Il a trouvé qu'un employé qui avait besoin de tant de piston n'avait pas grande valeur intrinsèque. Pourvu, que le malheureux blackboulé n'essaye pas maintenant son invention à la C.G.T.U. ou au P. C. !

\*\*\*

### Entre travailistes et communistes anglais.

Le gouvernement travailliste ne badine pas avec l'antimilitarisme.

A la suite d'une perquisition faite au *Workers Weekly*, organe officiel du parti communiste britannique, son directeur, le

camarade John Campbell, a été arrêté et traduit aujourd'hui devant le tribunal de Bow-Street.

Remis en liberté sous caution, le prévenu comparaitra devant la Cour d'assises durant la prochaine session.

Le journaliste en question est poursuivi pour incitation de soldats et de marins à la désertion.

Heureusement encore que l'inculpé n'est pas un socialiste faisant de l'antimilitarisme en Russie. L'excitation de militaires rouges à la désertion est bien plus châtée dans la « seule république ouvrière » que dans les pays bourgeois.

Les marins de Cronstadt en savent quelque chose.

\*\*\*

### La bourgeoisie à l'usine.

Les journaux nous annoncent que quarante jeunes filles de la bourgeoisie suédoise font un apprentissage dans les fabriques pour étudier les conditions de la vie ouvrière.

Si ce geste n'est pas du snobisme, les quarante volontaires comprendront les difficultés de la vie ouvrière et les revendications du prolétariat.

Voilà un geste qui ne sera pas imité par les chefs du P. C. et de la C.G.T.U. Aller dans les usines, c'est bon pour des petites bourgeoises.

## La Vie des Lettres

### « Au Café »

L'Œuvre Internationale des éditions anarchistes vient d'éditer un livre de propagande d'Errico Malatesta : *Au Café*.

Dans une préface fort intéressante, Luigi Fabbri nous conte l'histoire des dialogues qui composent le livre.

« Errico Malatesta, écrit-il, les commençons en mars 1897 pendant que, clandestinement, il rédigeait presque à lui seul, à Ancône, le périodique *L'Agitazione*, toute la police internationale étant à sa recherche. On avait quelque soupçon de sa présence à Ancône et la petite ville était sillonnée d'espions qui, sous les travestissements les plus grotesques, cherchaient le « conspirateur ». Lui, sans autres précautions que d'avoir coupé sa barbe et de ne pas se montrer dans les rues en compagnie d'anarchistes connus, vivait à l'insouciance, et tranquillement circulait par la ville, sa pipe à la bouche, souriant aux amis rencontrés qui, dans la crainte de le compromettre, se hâtaient de détourner la tête. Peu à peu il connut presque tout l'Ancône subversif ; non seulement les anarchistes, mais socialistes et républicains avaient sa présence. Lui, avait parlé ; cependant, après plus de huit mois, la police le cherchait encore ! »

« Il fut découvert par hasard, par l'imprudence d'une personne étrangère à la politique qui, dans la rue, parmi les passants, parla, sans savoir de qui il s'agissait, d'un homme qui « vivait caché » à l'étage au-dessus du sien, dans sa maison même.

« Le soir, des amis informés proposèrent à Malatesta de changer de logis, mais il s'y refusa. Il y avait désormais proscription pour sa condamnation de Rome, on l'avait obligé d'être d'années de vie clandestine ; il préférait recommencer à vivre libre comme tous les autres ou plutôt beaucoup moins libre, plus surveillé et plus exposé à être arrêté à la première occasion.

« Le lendemain matin, une nuée d'agents de la sûreté et un délégué n'eurent qu'à pousser la porte de la chambre et l'homme qui s'y trouvait, tranquillement en train d'écrire, sommé de dire son nom, répondit : « Je suis Errico Malatesta. » Conduit au poste, il était relâché au bout de quelques heures... »

Ses dialogues furent repris et abandonnés à plusieurs reprises, Malatesta étant accablé de travaux de toutes sortes. La plupart parurent dans *L'Agitazione*, Volontà, Malatesta revint encore ses dialogues en 1920 alors qu'il se trouvait hospitalisé chez un ami. Dans le dernier dialogue il faisait dire à son porte-parole : « Je vais partir et je ne sais quand je reviendrai. » C'était le samedi 16 octobre 1920. Le soir même, Errico Malatesta parlait pour Milan et le lendemain matin il était arrêté et incarcéré dans les prisons de San Vittore. Deux jours plus tard une perquisition bouleversait la maison où Malatesta avait passé les derniers jours, mais le manuscrit avait été sauvé à temps. Depuis sa libération, Malatesta n'a plus eu le temps de revoir ce petit livre.

Au Café n'est pas un livre dont on puisse donner un résumé. Dans ces dialogues entre l'anarchiste Gexin et divers bourgeois, Malatesta a examiné les objections que l'on pouvait opposer aux anarchistes et il y a répondu avec une simplicité qui met ce livre à la portée de tous.

C'est un ouvrage de propagande qu'il faut lire et répandre.

### NOTULES :

— Dans « le Crapouillot » (1er août), Gus Bofa, Alphonse Métérié, Lucien Farnoux-Reynaud, Alexandre Arnoux, Robert Rey, Jeanne Ramel-Calo, Louis Cheronnat, Moussinac.

Georges VIDAL.

## Où aller ce soir ?

### Théâtres lyriques

OPERA-COMIQUE. — 20 h. 30 : Werther. CAITE-LYRIQUE. — 30 h. 45 : Les Vingt Huit Jours de Clairette.

Drames, Comédies et Genre COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15 : La Victoire sur les ténébres.

RENAISSANCE. — 21 heures : L'Entôleuse. NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Le Mystérieux Jimmy.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

### Cabarets artistiques

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des AL beses). — A 21 heures : Les chansonniers Géo Robert, Dornano, Eubach, Line de Tarbes et Louis Loreal. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : L'Antenne magique.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE PIETROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Drapail et les chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art ; Maurice Hallé et les chansonniers.



## Que veut faire M. Herriot ?

Une note d'Havas annonçait hier après-midi que le président du Conseil français quitterait Londres samedi matin en avion, afin de mettre ses collègues au courant des négociations diplomatiques en cours, et de leur communiquer le voyage de M. Herriot n'impliquait pas une crise :

C'est ce dont nous doutons. Il est évident, ainsi que le pressent la « Liberté » qu'un sérieux désaccord divise la délégation française.

Le général Nollet, ministre de la guerre, est plus royaliste que le roi, et ne veut pas suivre son chef sur le projet d'évacuation de la Ruhr. En bonne culotte de peau, il entend rester avec ses troupes sur le territoire allemand le plus longtemps possible et se refuse à s'associer à une mesure qui, selon lui, « porterait atteinte à la sécurité de la France ».

En un mot c'est le dégonflage. Le Bloc des gauches commence, à peine trois mois après les élections à avoir du plomb dans l'aile.

Tout le programme que l'on avait affiché durant les élections se réduit à néant. De l'amnistie, il est inutile d'en parler. La vie chère subsiste, le franc n'a pas baissé et voilà que la Ruhr ne sera pas évacuée.

Herriot s'est courbé devant la réaction lorsqu'il fut question de l'amnistie, il fera de même pour la Ruhr, et se maintiendra de cette façon au pouvoir.

Avions-nous raison de dire, que Herriot ou Poincaré, c'était pareil, et qu'il n'y avait rien de changé depuis le 11 mai, sauf les hommes.

## Chauvin est libre

Poursuivi et arrêté comme gérant du *Libertaire*, notre camarade Chauvin moisissait depuis huit mois dans le sombre quartier politique de la Santé. On vient de le libérer en vertu de la grâce amnistiant alors qu'il lui restait à purger une année de prison.

Voilà un geste politique bien tardif qui ne vaut aucun remerciement. Si nous félicitons Chauvin de sa libération nous ne félicitons pas le gouvernement qui de même qu'il amnistie au compte-gouttes, grâce au compte-gouttes et torture Cottin, Jeanne Morand, Jean Goldsky le jour qu'il libère Chauvin, Chauvin qui eut aspiré avec plus de plaisir à l'air de la liberté si Cottin, Jeanne Morand, Jean Goldsky avaient profité en même temps que lui de la même « faveur ».

## Un cyclone ravagé les Ardennes

Un épouvantable cyclone a ravagé, avant-hier soir, toute la région de Vouziers.

A Vouziers, les demeures ont été inondées, des toitures et maisons démolies. Dans de nombreuses communes, des jardins ont été saccagés, des récoltes hachées.

Le cyclone a été particulièrement terrible dans la région de Montbailly, où des arbres ont été brisés et déracinés. Sur la petite route de Chaligny à Taina, soixante et onze arbres ont été renversés et le vent a emporté à une centaine de mètres une voiture attelée à un cheval contenant plusieurs personnes.

Sur toutes les routes, les automobilistes n'ont pas pu résister contre la tempête.

## Dijon sous l'orage

Un orage d'une extrême violence a éclaté sur Dijon, l'après-midi de jeudi.

A la pluie poussée par un fort vent du sud-ouest, se mêlaient des grêlons de la grosseur d'une noisette qui causèrent des dégâts aux façades des maisons, aux toits et aux vitres. Des éclairs se succédèrent de seconde en seconde, sillonnant le ciel et éclairant la ville tombée subitement dans l'obscurité. Après une accalmie de quinze minutes environ, l'ouragan reprit de plus belle à 17 heures ; à ce moment, la foudre tomba en plusieurs endroits. Le vent s'étant mis de la partie, des toitures, des cheminées, des arbres furent arrachés. Les rues étaient jonchées de tuiles, de branches et de feuilles. La toiture de l'usine fournissant l'énergie électrique a été en partie démolie, endommageant dans sa chute les machines.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 9 AOUT 1924. — N° 52

# Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

## Un grand homme de province à Paris

Les gens du contrôle étaient redevenus sérieux. Lucien suivit madame de Bargeton, qui, tout en montant le vaste escalier de l'Opéra, présentait son Rubempré à sa cousine. La loge des premiers gentilshommes est celle qui se trouve dans l'un des deux pans coupés au fond de la salle ; on y est vu comme on y voit de tous côtés. Lucien se mit derrière madame de Bargeton, sur une chaise, heureux d'être dans l'ombre.

— Monsieur de Rubempré, dit la marquise d'un ton de voix flatteur, vous venez pour la première fois à l'Opéra, ayez-en tout le coup d'œil, prenez ce siège, mettez-vous sur le devant, nous vous le permettons.

Lucien obéit, le premier acte de l'opéra finissait.

— Vous avez bien employé votre temps, lui dit Louise à l'oreille, dans le premier moment de surprise que lui causa le changement de Lucien.

Louise était restée la même. Le voisinage d'une femme à la mode, de la marquise d'Espard, cette madame de Bargeton de

La ville fut ainsi privée pendant quelques heures de courant. A 17 h. 30, l'orage s'éloignait, mais le ciel restait livide. Plusieurs personnes ont été légèrement blessées par des tuiles. Les bas quartiers sont inondés : le rez-de-chaussée et les caves ont eu beaucoup à souffrir.

Les communications téléphoniques et télégraphiques sont interrompues avec Lyon, Mâcon, Chalon, Beaune, Autun, Bourg-en-Bresse, Besançon, etc...

Des poteaux et des arbres étant tombés, sur les voies de chemins de fer, les trains de toutes les provenances ont subi quelques retards.

## Ce matin, obsèques de Blondy

La Fédération Nationale Unitaire des Travailleurs des P. T. T. et la Section Départementale de la Seine, s'adressant à tous les ouvriers et employés des deux sexes des P. T. T., lance l'appel suivant :

« Les funérailles de notre pauvre camarade Blondy auront lieu aujourd'hui samedi, à 8 h. 30. Le convoi partira de l'Institut médico-légal, place Mazas (Métro quai de la Rapée), pour se rendre directement au cimetière d'Ivry ; les obsèques seront purement civiles. Nous faisons appel à tous nos camarades.

« Les obsèques de nos malheureux camarades Entraygues et Lafort furent imposantes et par le nombre et par la dignité. Derrière le corps de notre pauvre Blondy, les mêmes camarades se grouperont dans le même geste de douleur et de colère. Les funérailles de Blondy seront égales à celles d'Entraygues et de Lafort. Et les pouvoirs publics baisseront la tête à nouveau devant ceux qui les jugeront un jour.

Nous comptons sur vous.

Tous seront présents, dès 8 heures, place Mazas.

N.B. — Prière aux camarades ayant conservé les brassards de les rapporter sans faute, place Mazas, à Gagnat.

Un appel de la Minorité. — Les camarades de la minorité syndicaliste des P. T. T. assisteront en nombre aux obsèques du camarade Blondy, troisième victime de l'accident de Biebrich. Prière de se conformer, en cette pénible circonstance, aux instructions du syndicat.

Le Bureau.

## La grève des dockers de Dantzig

Les ouvriers du port de Dantzig ne veulent pas se sacrifier sur le fameux autel de la patrie.

Ils ont proclamé la grève jeudi parce que les patrons avaient annoncé une réduction dans les salaires en donnant comme prétexte de pouvoir concurrencer efficacement les autres ports allemands.

La concurrence des patrons et des commerçants n'est pas un motif pour que les ouvriers se sacrifient à crever de faim.

## Les persécutions continuent en Russie

Nous recevons de Moscou la nouvelle que notre camarade Rubintchik qui avait déclaré la grève de la faim comme protestation contre son long emprisonnement, a été exilé, au 9<sup>e</sup> jour de sa grève de la faim, en Sibérie. Il est en route pour Tomsk.

Rappelons que le seul « crime » qui puisse être imputé à Rubintchik était celui d'avoir dernièrement publié l'ouvrage de Guyau : *La Morale sans obligation ni sanction*.

Pour cela il a eu neuf mois de prison, et maintenant l'exil en Sibérie.

## La répression

Londres, 7 août. — A la suite d'une perquisition faite dans les salles de rédaction du « Workers Weekly », son directeur, M. John Campbell, a été arrêté et traduit aujourd'hui devant le tribunal de Bow-Street.

Remis en liberté sous caution, le prévenu comparaitra devant la Cour d'assises durant la prochaine session.

Le journaliste en question est poursuivi pour incitation de soldats et de marins à la désertion.

## ATRAVERS LE MONDE

### ALLEMAGNE

#### LES SYNDICALISTES ALLEMANDS CONTRE LE PLAN DAWES

Les ouvriers des transports tiennent en ce moment un congrès à Hambourg. Le citoyen Fimmen, secrétaire de l'Internationale a prononcé un long discours dans lequel il attire l'attention du prolétariat sur le danger de l'exécution du rapport des experts pour la classe ouvrière. La classe ouvrière doit donc empêcher l'application de ce rapport qui peut faire de l'Europe une colonie.

La presse bourgeoise, en général, déclare que ce discours est remarquable par le fait que c'est la première fois qu'un leader d'un mouvement syndical prononce des paroles de critique contre le rapport Dawes.

### RUSSIE

#### LA REDUCTION DES SALAIRES

D'après « S.D.R. », bulletin de la social-démocratie russe, le Comité de Surveillance de Moscou vient d'exclure du Parti communiste plusieurs dirigeants d'institutions économiques pour n'avoir pas participé à la réduction officiellement imposée des salaires, et pour avoir payé aux ouvriers des entreprises relevant de ces institutions des salaires supérieurs aux minima établis par le gouvernement.

Nolons qu'on ne signale aucun cas où le Comité de surveillance eût puni des « délits » contraires, tels que retards apportés au paiement des salaires, réduction excessive de ces derniers, etc. Les faits de ce genre sont pourtant fréquents, mais les pouvoirs publics n'ont cure de les réprimer.

Est-ce que l'information de « S.D.R. » est exacte ?

### ANGLETERRE

#### VAQUIER SERA-T-IL PENDU ?

Londres, 8 août. — Un communiqué publié ce soir par le Home Office déclare que le Home Secretary, après avoir soigneusement examiné la pétition qui lui a été soumise en faveur de Jean-Pierre Vaquier, condamné pour le meurtre d'Alfred Jonot, à l'hôtel de l'Ancre Bleue, ainsi qu'après avoir ordonné qu'une enquête des plus complètes fut effectuée sur cette affaire, n'a pu trouver un motif suffisant pour justifier, conformément aux devoirs de sa charge publique, une intervention de sa part en vue de suspendre le cours de la loi.

Seule la grâce du roi peut donc sauver Vaquier. Comme il doit être exécuté dans trois jours, nous serons bientôt fixés sur l'humanité de Georges V.

#### LE TRAITE ANGLO-RUSSE

Londres, 8 août. — Le traité anglo-russe qui a été signé ce soir sera remarquable à plus d'un point de vue. Pour la première fois dans l'histoire de la Grande-Bretagne, aucune mention du souverain britannique ne sera dans ce document ; il ne portera pas non plus la signature du roi George V. Hâtons-nous de dire que cette anomalie n'a rien à voir avec les susceptibilités des communistes russes, mais qu'elle découle tout simplement d'un curieux point de vue en matière de droit international. La coutume veut, en effet, que lorsqu'un traité est signé, si le chef d'Etat d'une des puissances contractantes est mentionné, le chef d'Etat de l'autre puissance doit être également mentionné. Or, du côté des Soviets, aucune personnalité officielle ne correspond à un monarque ou à un président, le traité étant signé, non pas avec la Russie, mais avec « l'Union des Républiques Socialistes des Soviets », en d'autres termes l'union ne possède aucun représentant officiel, et sa constitution lui permet, d'autre part, d'adopter toute nation du monde qui se conforme aux principes soviétiques.

En présence de cette situation le Foreign Office ne peut s'arrêter qu'à la solution qui consiste à signer le traité entre la Grande-Bretagne d'une part, et l'Union des Soviets de l'autre. Les délégués des Soviets n'avaient d'ailleurs fait aucune représentation à ce sujet, et l'un d'eux déclarait même ce soir que si le nom du souverain britannique avait été mentionné dans ce traité, la délégation des Soviets n'aurait pas songé un seul instant à s'y opposer.

dame de Bargeton, car elles souriaient toutes en se parlant. Si madame d'Espard reconnut, aux gestes et aux sourires féminins, la cause des sarcasmes, elle y fut tout à fait insensible. D'abord chacun devait reconnaître dans sa compagne la pauvre parente venue de province, de laquelle peut-être affligée toute femme parisienne. Puis sa cousine lui avait parlé toilette en lui manifestant quelque crainte ; elle l'avait rassurée en s'apercevant qu'Anais, une fois habillée, aurait bientôt pris les manières parisiennes. Si madame de Bargeton manquait d'usage, elle avait la hauteur native d'une femme noble et ce je ne sais quoi que l'on peut nommer la *race*. Le lundi suivant, elle prendrait donc sa revanche. D'ailleurs, une fois que le public aurait appris que cette femme était sa cousine, la marquise savait qu'il suspendrait le cours de ses railleries et attendrait un nouvel examen avant de la juger. L'ancien ne devinait pas le changement que ferait dans la personne de Louise une écharpe roulée autour du cou, une jolie robe, une élégante coiffure et les conseils de madame d'Espard.

En montant l'escalier, la marquise avait déjà dit à sa cousine de ne pas tenir son mouchoir déplié à la main. Le bon ton ou le mauvais goût tiennent à mille petites nuances de ce genre, qu'une femme d'esprit saisit promptement et que certaines femmes ne comprennent jamais. Madame de Bargeton, déjà pleine de bon vouloir, était plus spirituelle qu'il ne le fallait pour reconnaître en quoi elle péchait. Madame d'Espard, sûre que son élève lui ferait honneur, ne s'était pas refusée à la former. Enfin il s'était fait entre ces deux femmes un pacte cimenté par leur mutuel intérêt. Madame de Bargeton avait soudain voué un culte à l'idole du jour, dont les manières, l'esprit et l'entourage

## En lisant les autres...

### Les Fonctionnaires et le Syndicalisme

Dans « Paris-Soir », Frossard qui, durant toute sa vie, fut fonctionnaire, essaye de nous démontrer que l'immense armée des salariés de l'Etat s'en va tout doucement vers son affranchissement.

Notre ancien secrétaire du P. C. a parfois de ces géniales visions. Tout comme le fidèle qui attend son salut de la Divine Eucharistie, Frossard en est encore à cet âge heureux de croire à la puissance subversive d'un corps qui est un des plus solides soutiens de l'Etat. En effet, on ne peut concevoir un Etat sans fonctionnaires, de même qu'on ne peut concevoir que ces derniers soient assez ingrats pour supprimer la marmelle qui les fait vivre.

Mais écoutons Ludovic-Oscar :

A l'aide de pauvres sophismes, on a prétendu imposer aux fonctionnaires la condition humiliante de citoyens diminués. Sous prétexte que l'Etat ne les met pas, brutalement, du jour au lendemain, dans la rue, qu'il leur donne des emplois stables, qu'il les pourvoit d'un avancement régulier, avec une retraite au bout de leur carrière, on a voulu qu'en échange de ces maigres avantages matériels, ils renonceraient à être des hommes, au sens complet du mot, qu'ils obéissent et se laissent, enfin qu'en dehors de leur travail ils continuent de reconnaître l'autorité des hiérarchies qu'ils subissent dans l'exercice de leurs fonctions.

Ils ne l'ont point accepté.

On leur refusait le droit syndical : ils l'ont pris.

C'est la bonne méthode. La loi n'est, le plus souvent, que la reconnaissance du fait accompli.

Elle enregistre un état de choses contre lequel les mesures de coercition sont devenues impuissantes.

Elle ne crée pas le droit : elle le constate.

Les syndicats de fonctionnaires ont résisté à toutes les agressions du pouvoir. Ils ont maintenu s'étanchés, qu'ils pouvaient la plus haute de leurs ambitions qui est de participer directement à la gestion et au contrôle des grands services dont leurs adhérents ont la charge.

Une étape est achevée, une autre commence.

Nous avons le droit de demeurer pessimistes sur l'action que peuvent entreprendre nos braves fonctionnaires. La révolution n'a pas beaucoup à escompter de ceux qui vivent aux crochets du pouvoir et de l'Etat. Les fonctionnaires en seront toujours les fidèles gardiens tant qu'il voudra bien leur assurer la pâtée quotidienne.

### Vers les derniers jours du Fascisme

Du « Matin » :

L'évolution politique en Italie se précipite. Elle risque de conduire M. Mussolini dans une situation inextricable, dont il lui serait difficile de sortir sans de violents coups, funestes pour la tranquillité de la péninsule.

La crise provoquée par l'assassinat du député socialiste Matteotti semblait logiquement devoir conduire à une profonde modification du régime instauré par M. Mussolini. Le président du Conseil italien avait insisté à plusieurs reprises sur la nécessité de « normaliser » la situation, c'est-à-dire de revenir à une plus stricte observation des lois constitutionnelles. L'affaire Matteotti lui offrait une excellente occasion pour mettre à exécution son sage projet et pour substituer à la dictature d'un parti et d'un groupe d'hommes un gouvernement régulier, où plusieurs partis seraient représentés.

La crise qui a éclaté à la suite de l'assassinat de M. Matteotti, loin de se résoudre dans la disparition de la dictature, est en voie d'aboutir à une impitoyable recrudescence de la domination fasciste, dont de nombreux chefs sont loin d'avoir la valeur de M. Mussolini. Seulement, fait nouveau, les anciens combattants dans leur majorité, l'unanimité des partis constitutionnels, la presque unanimité de l'armée et de toute la presse non fasciste, c'est-à-dire la presse qui est restée la plus influente, passent à l'opposition.

Quoi que notre époque soit celle des dictateurs, ceux-ci ont à compter avec le caractère des peuples latins. Nous n'avons pas fait des révolutions pour courber à nouveau la tête sous des régimes d'absolutisme. On peut surprendre et brutaliser parfois la volonté d'un peuple, mais cela n'est que passer et les réveils, ensuite, n'en sont que plus terribles.

C'est ce qui arrivera demain pour le pays de Dante et lorsqu'il se dressera tout entier, la dictature fasciste sera balayée et disparaîtra du sol d'Italie.

### Vérité en deçà... Erreur au delà...

Au sujet des pourparlers de Londres, le chevalier d'industrie Aymard, de la « Liberté », écrit les lignes suivantes :

Ce que les Allemands appellent « crimes », c'est de s'être soumis à nos ordres. Ils haïssent les fonctionnaires qui nous ont aidés à mainte-

nir l'ordre. Or, ces fonctionnaires n'ont fait que nous obéir et cader à des injonctions légales et dont nous n'avons pas à admettre qu'on discute la légalité.

Ce que les Allemands appellent « crimes de haute trahison », c'est de s'être associés au mouvement séparatiste rhénan. Nous avons, dans ces affaires séparatistes, commis toutes les fautes. Et on évoque point sans amertume, sans honte, la défaite du docteur Dorten et de M. Matthes, dont une politique plus habile aurait su, dans le cadre même du traité de Versailles, et sans que la bonne foi de la France pût être discutée, tirer un si grand parti. On ne rappelle pas sans colère les tueries du Palatinat, l'expulsion des nationalistes rhénans des monuments publics d'Aix-la-Chapelle, où ils s'étaient établis... Les séparatistes rhénans étaient les descendants de gens qui avaient été Français : qui avaient servi sous l'Empereur. Ils n'étaient pas traités à leur patrie rhénane. Ils essayaient simplement de l'arracher au joug de Berlin, à la tyrannie prussienne. Ils avaient toutes les raisons de croire que nous les protégerions. Ils avaient le droit de penser que nous les soutiendrions...

Or, de ces fonctionnaires obéissants et corrects, de ces patriotes rhénans qui méritaient toutes nos sympathies, les Allemands veulent faire une monnaie d'échange. « Relâchez nos saboteurs et nos assassins, ou nous continuerons de considérer ces hommes-là comme des traitres, et nous préviendrons leur châtiment ! »

La France serait déshonorée si elle abandonnait ceux qui se sont honnêtement inclinés devant les droits que nous tenons des traités, ou ceux qui ont voulu que la Rhénanie fût libre.

Comme il est simple d'écrire l'histoire et de dire que les Rhénans brûlent d'amour pour notre pays. Mais une petite question à ce gredin de Camille : Que penserait-il, par exemple, de ceux qui voudraient détacher la Savoie de la France pour la donner à l'Italie, ou bien de ceux qui, au nom de l'histoire du passé, voudraient relayer la Petite-Bretagne à la Grande ? Sans aucun doute, ces gens-là seraient des traîtres, tout comme les Rhénans séparatistes qui, pour des questions de bouillotte, voulaient communier avec l'âme de notre pays.

## Le Ministre de l'hygiène chez les chiffonniers

M. Justin Godart est allé en compagnie de M. Bordes, chef des services de l'hygiène à la préfecture, visiter les chiffonniers de Saint-Onen.

Il est peu probable que la visite ministérielle soit d'une grande efficacité. La publicité faite autour sera sans doute le meilleur résultat, parce que la lumière ne nuit jamais.

Voici le sombre tableau entrevu près du Marché aux Puces :

Le quartier du Mazet, le « Maroc » comme on l'appelle, c'est la misère dans tout ce qu'elle a d'effroyable. Des familles qui comptent cinq ou six enfants, vivent dans une seule pièce dont le parterre est de la terre humide ; un véritable laudis dans lequel, à côté du berceau de l'enfant ou du lit du malade, le père trie chiffons, papiers, rognures, ramassés dans les poubelles.

Et ces malheureux, de plus, sont les victimes de certains entrepreneurs de chiffonnage en gros qui sont les propriétaires de ces masures qu'ils louent à des prix incroyables. Il en est dont le loyer atteint 1,200 francs. Une malheureuse femme, mère de plusieurs enfants, qui habite une masure étroite, composée d'une seule pièce. Elle payait 49 fr. 50 par mois. Comme elle n'avait pu s'acquiescer et qu'elle refusait de partir, le propriétaire a fait enlever les tuiles de la masure.

Plus loin, dans un taudis semblable, les pierres des murs croulent, ouvrant de grosses brèches que l'on bouche tant bien que mal avec des chiffons.

Au point de vue social, c'est vraiment effroyable.

Ces cités sont des foyers d'épidémie qui déciment souvent leurs habitants et sont une menace pour Paris.

Le ministre a indiqué le remède suivant : « Le chiffonnage est une véritable industrie dont vivent beaucoup de gens. Il ne faut pas songer à le supprimer ; mais je veux qu'il soit pratiqué dans des conditions plus hygiéniques et plus modernes. Je veux également trouver le moyen de tirer ces pauvres gens des griffes des exploitateurs en créant, par exemple, avec l'appui efficace de l'Etat, une coopérative de production, dont les bénéfices permettraient rapidement, me semble-t-il, à tous les chiffonniers, de vivre dans des conditions sociales et hygiéniques plus normales et plus conformes à la vie moderne.

## Amis lecteurs

abonnez-vous !

sation la plus piquante pour une Française, et qu'elle ne pardonne pas à son amant de lui causer.

Dans ce monde où les petites choses deviennent grandes, un geste, un mot, perdent un débiteur. Le principal mérite des belles manières et du ton de la haute compagnie est d'offrir un ensemble harmonieux où tout est si bien fondu, que rien ne choque. Ceux même qui, soit par ignorance, soit par un emportement quelconque de la pensée, n'observent pas les lois de cette science, comprennent tous qu'en cette matière une seule dissonance est, comme en musique, une négation complète de l'art lui-même, dont toutes les conditions doivent être exécutées dans la moindre chose, sous peine de ne pas être.

— Qui est ce monsieur ? demanda la marquise en montrant Châtelet. Connaissez-vous donc déjà madame de Sérizy ?

— Ah ! cette personne est la fameuse madame de Sérizy, qui a eu tant d'aventures, et qui néanmoins est restée cartouche !

— Une chose inouïe, ma chère, répondit la marquise, une chose explicable, mais inexplicable ! Les hommes les plus redoutables sont ses amis, et pourquoi ? Personne n'ose sonder ce mystère. Ce monsieur est-il donc le lion d'Angoulême ?

— Mais M. le baron du Châtelet, dit Anais, qui par vanité rendit à Paris le titre qu'elle contestait à son adorateur, est un homme qui a fait beaucoup parler de lui. C'est le compagnon de M. de Montriveau.

(A suivre.)



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

UNE AFFAIRE COMMERCIALE

## La disparition de l'I.S.R.

J'ai lu avec plaisir l'article de Besnard dénonçant les raisons qui poussaient l'I. C. à faire disparaître l'I.S.R.

Il est bon, utile et indispensable que soient dénoncées, avec raisons à l'appui, des manœuvres, qui hélas, sont trop peu connues des intéressés.

Besnard a raison de dire que la Russie actuelle cherche à se frayer une place dans le cercle des nations, que pour arriver à ses fins, elle ne craint pas de sacrifier l'essentiel de ses principes. Il analyse raisonnablement les situations nouvelles de l'Angleterre et de la France qui obligent le Gouvernement de Moscou à changer de tactique.

Herriot et Mac Donald ne font plus la politique conservatrice et absurde de ces temps derniers. Adieu le prétexte de la répression, dont on se servait pour démontrer la valeur du régime moscovite.

En bourgeois malins et retors, les deux premiers n'ignorent pas la source de la pacification de classes. Assurer un peu de bien-être et des honneurs aux directeurs de conscience en voilà assez pour devenir les conseillers, les intimes avec qui on se ligue, car il ne faut pas oublier que si on lutte avec acharnement pour avoir le pouvoir, tous les moyens sont bons, quand il s'agit de le conserver.

Mais là n'est pas, à mon sens, la vraie, l'ultime raison qui pousse l'I. C. à faire disparaître l'I.S.R.

Pour qui a lu la prose bolchevik et qui a étudié et approfondi les luttes de ceux-ci dans le mouvement social, il ne fait aucun doute que pour assurer sa domination, le Parti communiste orthodoxe est prêt à toutes sortes d'opérations, même les plus viles.

Si les sélections devaient aider politiquement le pouvoir bolchevik, elles devaient surtout, dans l'esprit de ceux-ci, substituer aux diverses organisations existantes, un Parti qui était tout à leur dévotion.

Quel était, et quel est le plus grand danger pour la doctrine moscovite ? C'est le Syndicalisme.

Ils le savent et la haine sourde avec laquelle ils cherchent à l'abattre, les moyens qu'ils emploient, suffisent à dénoncer leurs intentions.

Rien ne disait-il pas dernièrement à quelques camarades appelés en jugement : « Nous vous mettons en garde contre votre trop grand attachement à la cause syndicaliste, car celle-ci ne peut réaliser la révolution. Seule le P. C. peut la réaliser ».

D'autre part, dans un autre ordre d'idées, il précisait : « Que si la campagne pour les C. d'U. s'était arrêtée, c'était par raison de tactique, car il fallait auparavant constituer les cellules communistes afin qu'elles puissent s'emparer et diriger les C. d'U. quand on sera poussé à les créer ».

Il me semble que pareil langage situe bien les rapports du P. C. et du Syndicalisme.

### Les grèves

**Marbriers de Consobré.** — Les patrons maintiennent leur décision de ne plus payer, à partir du 1er août, les 10 % prévus au contrat signé en avril dernier. C'est la lutte engagée à merci par le patronat contre le syndicat.

Les centres de marbrerie de Paris et de Lyon sont invités à ne pas faire les commandes des patrons de Consobré. Appuyé sur la solidarité pour aider les 1.500 bouches à nourrir.

**Mineurs de la Ferrière-aux-Etangs (Orne).** — Ces camarades sont en grève depuis le 16 juillet dernier. Ils réclament une augmentation de salaire qui leur a été brutalement refusée. Cependant, ils ne reçoivent par ces temps de vie chère que des salaires de 15 à 16 francs par jour.

Cela indique suffisamment combien leur réclamation est justifiée.

La rapacité patronale qui les a contrainsts à la lutte dans ces conditions difficiles ne peut être réduite que si on leur vient en aide immédiatement.

Les camarades font appel à la solidarité en espérant qu'elle sera assez efficace pour leur assurer la victoire, et nous joignons notre appel au leur, confiants qu'il sera entendu.

Prière d'adresser les fonds au camarade Caillaud, secrétaire du Syndicat des mineurs à La Ferrière-aux-Etangs (Orne).

**Serrurerie parisienne.** — La section technique des serruriers (section du S.U.B.) porte à la connaissance des corporatifs que le personnel de la Maison Millinaire est toujours en conflit. Les faits ont été relatés par un communiqué du Comité de grève.

Dans cette maison où l'on octroyait généralement des salaires de famine, on se figure sans doute amener les esclaves à composition en les prenant par la faim.

C'est à vous tous, camarades, de faire en sorte que des patrons aussi rapaces ne puissent arriver à leurs fins, la victoire des ouvriers de cette maison sera aussi la nôtre.

L'assemblée générale de dimanche, 8, avenue Mathurin-Moreau aura à s'occuper de ce conflit.

Que tous les camarades soient présents. En attendant, prière aux serruriers ou charpentiers en fer de ne pas se diriger sur la maison Millinaire.

### Aviso e Invitación

A todos los que aman y sienten épica-mente las glorias consagradas del Ideal, se les invita a que asistan a la gran función teatral que se hará hoy a las 20 y 30 de la noche en la Sala de Sindicatos, rue de la Grange-aux-Belles, 33, con ello contribuirán a la noble causa de los caídos en las car-ces y poraban, con su presencia, el deseo vivo de verlos libertados.

El Comité Pro-presos.

Celui-ci ne vivra qu'autant que nous pourrons le diriger.

Quel est donc le vrai sens de la disparition de l'I.S.R. A mon idée, le voici : Dans son 5<sup>e</sup> Congrès, l'I. C. a adopté une résolution de réorganisation du Parti avec les cellules d'entreprise.

Que dit cette résolution ?

1<sup>o</sup> Que le groupement local a fait faillite.

2<sup>o</sup> Que l'atelier sera le champ d'action du P. C.

3<sup>o</sup> Que la création des cellules d'entreprise devra se faire énergiquement et systématiquement, car il s'agit de réaliser un mot d'ordre de Lénine. « Chaque usine sera la citadelle du P. C. »

Constituer un petit groupe de communistes dans chaque atelier qui prendra le nom de « cellule communiste », cela est relativement facile ; mais attendre de ce petit groupe les initiatives, les travaux, les études qui forceront l'intérêt des exploités, cela est plus difficile.

Les résultats de multiples observations et essais permettent de dire que les dévôts moscovites sont de piètres serviteurs. Par leurs restrictions doctrinales, par la crainte du blâme ou de l'application de la censure, ils en arrivent à ne plus être les maîtres de l'action. Ils bafoient et dégoûtent facilement leurs camarades.

Dans ces occasions, la parole, le geste, le conseil d'un syndicaliste font vite attraction ; aussi a-t-on vu dans presque tous les cas, où il y a eu lutte dans l'usine, les moscovitaires se resserrer des syndicalistes masquant ainsi leur défaite. En France, le présidium n'ignore pas cela.

Les cellules ainsi comprises, ne répondent pas au désir de Moscou et à la doctrine Léniniste. Il fallait chercher un moyen d'assurer du « nombre » à ces cellules.

Et voilà comment on s'est rangé à l'idée de l'unité.

De même, qu'il faut créer la cellule, pour pouvoir s'emparer du Comité d'Usine, de même on fera l'unité, ce qui facilitera la réalisation des C. d'U.

Croyant avoir pris toutes ses précautions pour ne désormais se soient des communistes qui s'empareraient des organismes nouveaux qui feront vivre la lutte de classes, l'I. C. préconise l'unité.

Mais pour déjouer leur plan, nous nous rappellerons que :

1<sup>o</sup> Le Syndicalisme, étant l'expression même de la vie, il n'a pas à subir le contact de ceux qui veulent domestiquer et exploiter celle-ci.

2<sup>o</sup> Qu'une lâcheté, qu'un acte jésuitique a été fait contre le syndicalisme, quand, pour assurer la domination moscovite, une situation politique meilleure, on serra la division. Quand on s'empara par tous les moyens des postes avancés des syndicats et que par incapacité, mais surtout par parti pris, on limita et discrédita la valeur du syndicalisme.

3<sup>o</sup> Que le monde a plus besoin de liberté que de servitude.

C. A.

### Dans le S. U. B.

#### LES SECTIONS LOCALES INTERCORPORATIVES

Le S. U. B. continuant sa propagande de recrutement et d'agitation convie tous les camarades habitant Clamart, Châtillon et les environs, à la grande réunion qui aura lieu dimanche 10 courant à 9 heures du matin, salle du Comité Intersyndical, 17, rue Condorcet à Clamart.

Des camarades du S. U. B. vont exposer la situation créée aux travailleurs du Bâtiment.

Que les camarades fassent le nécessaire autour d'eux pour la réussite de cette réunion.

#### AUX CHARPENTIERS EN BOIS

Depuis un certain temps un malaise règne dans la corporation Ce malaise fut créé par les policiers qui, tout en se déclarant « unitaires », n'ont pas hésité une fois de plus à morceler notre section pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Leur manœuvre a été déjouée, les bons militants syndicalistes sont restés au S. U. B. et bon nombre de ceux qui ont été trompés reviennent à nous.

Eh bien ! camarades, ne nous endormons pas ; au contraire que notre propagande s'amplifie et d'ici peu nous ne laisserons à l'ancien leader de la Charpente que sa « ménagerie ».

C'est pour envisager tous les moyens de propagande et d'agitation que nous demandons aux camarades charpentiers en bois, d'être tous présents à la réunion de ce soir à 18 heures, salle de Commission, 1er étage, Bourse du Travail.

Nous rappelons que seule notre section est adhérente à l'Union des Syndicats de la Seine, à la vieille Fédération du Bâtiment et à la C. G. T. U.

Que chacun fasse une active propagande autour de lui pour le succès de cette réunion.

### Dans le Livre

Les Maîtres Imprimeurs parisiens, estimant, à l'encontre des déclarations officielles, que le prix du coût de la vie va en augmentant, viennent de décider d'accorder à leur personnel du labeur, une augmentation horaire de 0 fr. 30 pour les ouvriers de plus de 18 ans, 0 fr. 20 pour les jeunes gens de 16 à 18 ans et 0 fr. 05 pour ceux de moins de 16 ans. Cette augmentation entrera en vigueur le 16 août.

Nous enregistrons cette augmentation. Elle ne saurait nous faire perdre de vue l'intérêt immédiat de nos camarades du Livre, lesquels doivent placer toute leur confiance en les organisations unitaires, seules susceptibles de leur faire obtenir

des salaires en rapport avec les nécessités du moment.

Dans ce but, restons vigilants ! — Les Comités imprimeurs et typos.

Aux typos unitaires : mercredi prochain 13 août, salle Raymond-Lefebvre, à 20 h. 30, l'avenue Mathurin-Moreau, assemblée générale extraordinaire. Ordre du jour : Salaires et coût de la vie.

Conseil syndical lundi soir.

### Les terrassiers de Toulouse obtiennent des avantages

Les terrassiers de Toulouse sont restés très longtemps en sommeil. Quelques ferments maintenaient quand même le syndicat. Dès que l'action menée par les maçons, charpentiers et menuisiers s'organisa, les terrassiers mirent tour à tour la main à la pâte.

Ils recrutèrent des adhérents pour demander des améliorations et avec le concours de la Bourse du Travail, ils ont signé un contrat avec les patrons, applicable du 1er août.

Les manœuvres toucheront 1 fr. 85 à 2 fr. de l'heure ; les terrassiers, 2 fr. à 2 fr. 25.

Les travaux de nuit seront tous majorés de 100 p. 100 de 20 heures à 6 heures du matin, et tous travaux insalubres (fosses d'aisances, égout, etc.), majorés de 1 fr. de l'heure.

La journée de huit heures demeure intégrale. Toutes les heures supplémentaires en cas de force majeure démontrée seront après la huitième heure majorée de 50 p. 100.

Tous les travaux en dehors des octrois donnent lieu à une indemnité de 3 francs par jour à chaque ouvrier.

Les travaux ne permettant pas à l'ouvrier de rentrer chaque soir chez lui, tous les frais de nourriture et de couchage, le tout confortable, seront à la charge des patrons.

La paie se fait à la semaine sur le chantier. En cas d'impossibilité d'être faite sur le tas, le temps nécessaire pour se rendre au bureau sera au compte du patron.

Il y a une clause que nos camarades terrassiers devront faire réviser, c'est la fourniture des outils, qui doit être à la charge de l'entreprise. Il est vrai que la remise en état est au compte du patron. Mais c'est insuffisant.

Ces succès en appelle d'autres. La médiocrité des salaires appelle de nouvelles augmentations. Le groupement syndical se fait rapidement, et les terrassiers de Toulouse ne s'arrêteront pas en si bon chemin.

### Aux ouvriers de l'industrie électrique

La Commission de Fusion du Syndicat des Chauffeurs-Conducteurs, Mécaniciens, Electriciens et parties similaires et du Syndicat des Industries électriques et parties similaires de la Seine, fait un pressant appel aux adhérents pour qu'ils assistent tous à l'assemblée générale des deux organisations réunies, laquelle aura lieu ce soir, à 19 heures, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, salle des conférences du premier étage.

Le but et l'importance de cette assemblée d'écarteront à personne, puisque les destinées des deux organisations y seront discutées.

Il a été spécifié que toutes les décisions prises seront valables, quel que soit le nombre des présents.

Que chacun comprenne son devoir. Tous à la réunion.

Le pointage des cartes sera fait à l'entrée de la salle.

La Commission.

#### LE SYNDICALISME FECONDE

### Organisation modèle

Chaque fois qu'un copain des Jeunesses Syndicalistes vient trouver les secrétaires de l'Union pour son organisation, il obtient invariablement la même réponse : « Organisez-vous, faites comme la Jeunesse des P. T. T. qui est organisée et qui fonctionne à merveille. »

Evidemment, on craint bien à l'Union de donner aux J. S. les moyens de s'organiser. Mais tout de même, donner comme modèle d'organisation la Jeunesse des P. T. T. c'est y aller un peu fort, même pour Tom Pouce, qui cependant...

Je sais bien que la Jeunesse des P. T. T. est une Jeunesse communiste, que ses militants prennent leurs ordres, font écrire leurs rapports et leurs articles, 120, rue Lafayette, mais encore, cela ne suffit pas.

Et pourtant on nous explique pourquoi les C. E. de cette merveilleuse Jeunesse ne peuvent plus avoir lieu, pour quelles raisons également il n'y a plus d'assemblées générales. C'est que, voyez-vous aux C. E. quatre camarades se dérangent, et pour l'Assemblée générale, le nombre augmente, il y en a cinq.

Malgré les envois répétés de l'Avant-Garde Communiste, malgré les réunions de la Commission syndicale de la Jeunesse (car il y en a une, ils sont trois cette fois) dans les locaux de la Fédération rue Grange-aux-Belles, le fonctionnement est toujours le même.

Au fait, c'est peut-être ce que Raynaud appelle une organisation modèle. Plus de C. E., plus de Comité général, plus de Congrès. Un bureau, ou même un secrétaire seul et cela suffit. Plus de comptes à rendre à personne ; c'est moi qui suis le secrétaire, ne riez pas, c'est écrit sur ses cartes de visite.

R. AUDIN.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libérateur

### Fête de la Chaussure demain dimanche

L'organisation de la fête est maintenant au point et nous comptons sur le soleil.

Nous avisons les camarades qu'indépendamment des trains ordinaires, assez nombreux entre 8 et 10 heures, le P. L. M. nous invite à prendre le train de 8 h. 25 pour aller et celui de 21 h. 15 pour revenir.

« L'Orphéon des Bouifs » fait des répétitions sans désespérer et à la prétention d'enlever une large part de succès.

Le massacre des « légumes » sera en place et chacun pourra taper à son aise sur la gaule d'un certain nombre de nos maîtres.

L'Harmonie de la Bellevilloise sera à Séhar au complet et elle nous promet un défilé, un concert et un bal champêtre soignés.

Enfin, pour le ravitaillement, La Bellevilloise fera le nécessaire.

Réunion du Conseil et de la Commission de la fête ce soir, à 8 h. 30, à La Bellevilloise. Présence indispensable de tous.

### Un spéculateur communiste à la prison de Fresnes

Arrêté et condamné pour action syndicale, je fus transféré à la prison de Fresnes où, là, j'ai pu savourer à l'avance le régime communiste des Cachin, Sémart et Cie. C'est vrai qu'il est de toute logique que ces partisans de l'Etat fassent tout leur possible pour rallier à eux les éléments de coercition pour le jour où ils instaurent leur régime.

Etant sous la coupe du contremaître civil Durand, de la section du Parti Communiste d'Antony, je pensais que, fidèle à son idéal, mon séjour s'en trouverait d'autant plus adouci.

Quelle n'a pas été mon erreur ! Quels qualificatifs peut-on trouver pour dénommer pareille attitude de ceux qui se disent les seuls vrais révolutionnaires du monde entier ! Le soi-disant communiste Durand ne connaissait que l'argent.

L'ex-détenu : Jean MECHE, du S. U. B.

NOTA. — Cette lettre est envoyée à l'Humanité, au Peuple, au Libérateur.

### Dans les journaux ouvriers

Les aspects de la lutte sociale. — Après un essai d'extraction consciencieux, je préfère donner quelques extraits d'un article de Rhillon, publié dans le « Semeur de Normandie » :

« Il reste en position une C. G. T. dont les chefs de file frottés de technophilie et d'économisme bourgeois se mettent à la disposition des Paul Boncour et des Blum, espoirs de la Démocratie travailliste et une C.G.T.U. acquiesce en majorité au Parti Communiste détenteur de la bonne méthode révolutionnaire.

« Le rôle de la Vieille C.G.T. paraît fini ; celui de la C. G. T. U. est déjà partiellement épuisé, parce qu'il se greffe sur un contresens absolu : l'alliance d'un organisme qui se propose la conquête de l'Etat et d'une organisation qui, faisant le vide autour de l'Etat, s'attache en principe à conquérir la maîtrise du système économique : Production, Echange.

« Malgré le prétentieux sophisme qui s'associe sur des données matérielles propres à la Russie, inexistantes ici — et qui, même en Russie, ne correspond pas à une pratique saine, le syndicalisme, s'il veut vivre, s'il veut se développer, est appelé à rejeter l'organisme politique parasitaire.

« Pourtant il n'y a pas antinomie absolue entre l'action syndicale ouvrière et l'action politique. Nous avons admis, avec les travaillistes anglais, que l'action politique pouvait faciliter occasionnellement la lutte ouvrière, et lui permettre notamment de légiférer et d'élargir des situations acquises de haute lutte.

« Mais ceci suppose, d'une part que le Parti soit organiquement pénétré de l'esprit ouvrier et que ses porte-paroles aient en correspondance de mentalité avec les travailleurs qu'ils ont pour mission de servir, que, d'autre part, les travailleurs sachent suffisamment ce qu'ils veulent et possèdent une opinion assez ferme pour rester maîtres de leur mouvement, pour imposer leurs volontés aux mandataires politiques ou diplomatiques qu'ils pourront détacher soit au Parlement, soit aux Conseils d'administration des Compagnies Capitalistes.

« Je n'affirme pas que le prolétariat britannique est absolument maître de la pensée de ses délégués ou de ses élus et qu'il ne soit pas exposé à revenir de son expérience actuelle, mais une chose est certaine c'est que sa mentalité est très supérieure à la nôtre en raison pratique et qu'il se fera plus facilement obéir que nous le pourrions. Avec son mépris des grands mots, il obtiendra quelque chose de positif là où nous ne récolterons que dupes.

### N'oubliez pas la thune mensuelle !

La Ligue des Réfractaires prévient les camarades qu'elle organise une

### Grande balade champêtre

le 10 août, à Brunoy-sur-Oise

#### GRAND CONCERT

avec les concours de Dom Bosco, Léo Ville, Géo Robert et Quintana.

Prendre le train, gare de Lyon, à 6 h. 10, 7 h. 54, 8 h. 33, 9 h. 16, 9 h. 27, 10 h. 45, 10 h. 46, 11 h. 25 et ensuite toutes les demi-heures.

### Communiqués syndicaux

**Scieurs, Découpeurs, Mouturiers.** — De 9 heures à 12 heures, Central, Bourse du Travail, 5<sup>e</sup> étage, bureau 1, permanence.

**Travailleurs de la Pierre.** — Demain, à 10 h., assemblée générale des tailleurs de pierre, ravauteurs, granitiers, bardours, cavauteurs.

**Minorité du Livre.** — Demain matin, à 10 h., réunion, Bar des Charnettes, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Ordre du jour : la position de la Minorité dans la question des salaires ; les répercussions du Congrès de Lille du Livre Confédéré.

Très important.

**Produits Chimiques.** — Ce soir, à 20 h. 30, au siège, Conseil central. Important.

Demain, à 9 h. 30, au siège, Commission de contrôle ; à 14 h. 30, assemblée générale, à la Bourse du Travail.

**Bourse du Travail de Versailles.** — Il est rappelé aux adhérents de la Bourse du Travail de Versailles qu'une réunion intersyndicale a lieu aujourd'hui, à 20 h. 30, à la Bourse, rue Dangeau. La présence d'orateurs de diverses corporations est assurée.

**Minorité Syndicaliste de Chaville.** — Réunion du Groupe salle Patin, 110, Grande-Rue, à Chaville, ce soir, à 20 h. 30. Nous comptons sur la présence de tous.

**Aux Syndicalistes travaillant chez Mayen, à Clichy.** — Quelques camarades des syndicats autonome, confédérés et unitaires des métaux de la Seine, travaillant chez Mayen, ont décidé de convoquer tous les syndicalistes travaillant dans cette boîte à une réunion qui aura lieu à la Bourse du Travail de Paris, cet après-midi, à 15 heures, salle des Conférences, premier étage. Que tous y soient.

### La Vie de l'Union Anarchiste

#### Fédération de la Seine

**Ecole du Propagandiste Anarchiste.** — Les élèves et amis de l'Ecole du Propagandiste sont invités à assister à la réunion qui aura lieu mercredi 13 août, à 21 heures précises, 54, rue du Château-d'Eau, café Hutelet (métro « Château-d'Eau »).

**Groupe Libertaire de Livry.** — Réunion ce soir, à 21 heures, maison Ouvrier, 21, boulevard de la République, près de la gare, à Gargan.

Que les copains viennent en nombre. Causez sur le rôle des anarchistes en période révolutionnaire.

Les camarades italiens sont cordialement invités.

**Groupe de Bourg-la-Reine.** — Demain 10 août, 80, Grande-Rue, Bourg-la-Reine, réunion - discussion du projet Sigrist.

**Groupe du Drancy-Bourget.** — Aujourd'hui, réunion, salle Chabrilange, place de la Maille, Causerie par Marcel Lepoil : Organisation des anarchistes.

**Groupe Anarchiste de Pantin-Aubervilliers.** — Le Groupe organise, pour le mardi 12, à 20 h. 30, un grand meeting, dans la salle des Conférences, square d'Aubervilliers, avenue de la République - La Vierge sur les bagnes militaires et l'annistie.

Concours assurés du camarade Cané, du Comité de Défense Sociale ; Brouchoux, des Réfractaires ; d'un camarade de l'U. A. et de copains du Groupe.

Moyens de communication : ligne 50, places de la République-Aubervilliers ; métro, porte de la Villette.

#### Province

**Groupe Libertaire de Trélazé.** — Depuis quelques mois, les camarades ont l'air d'abandonner les réunions. Pourtant, camarades, il y a de la besogne à abattre : l'annistie n'est pas votée et les emmurés ont besoin du concours de tous. Donc, secouez votre apathie et venez tous à la réunion qui aura lieu lundi prochain, 11 août, à 16 heures, salle de la Maréchère, Le Groupe recevra les thunes mensuelles.

**Groupe des Amis du « Libérateur » de Bordeaux.** — Les camarades Laussac et Laveau font appel aux camarades pour le versement de la thune mensuelle le plus tôt possible.

Ils se tiendront à leur disposition au Groupe, demain matin, à la Bourse du Travail.

**Groupe d'Onnaing.** — Réunion du Groupe demain dimanche, à 16 heures, 92, rue de l'Industrie, à Onnaing.

Présence indispensable de tous.

Dernières dispositions à prendre pour la balade à Phalempin et pour la conférence du 18 par Armand.

**Comité d'Action de Reims.** — Les camarades du Groupe Anarchiste et de la Minorité Syndicaliste sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu ce soir, à 20 heures, Bourse du Travail, à Reims.

### Communications diverses

**Groupe d'Etudes Sociales de Troyes.** — Balade de demain 10 août : réunion des copains prenant le train, cour de la Gare, à 4 h. 15 ; départ du train à 4 h. 23 ; réunion des cyclistes à 6 h. 30, route d'Arcis, en face de chez Rebour. Retour le soir, un train partant d'Arcis-sur-Aube à 20 h. 23. Se munir de maillots de bain.

**La Ligue des Réfractaires** compte sur Léo Ville et Quintana pour la balade de demain.

**« Paris-Rome ».** — Comunicato. — Mentre fervono i preparativi per la imminente ripresa di « Paris-Roma », non possiamo lasciar passare, senza una parola di protesta, l'ultimo misfatto del « Nerone in pantofola », che tiranneggia a Roma e che, dopo avere lasciato assassinare Matteotti, mette oggi il capestro alla stampa, per strozzare il libero impulso.

Perciò preghiamo di assistere alla discussione, sulla « libertà della stampa », che avrà luogo sabato prossimo 9 Agosto ad ore 8.30 di sera, in una sala della « Maison Commune », 49, rue de Bretagne.

Il nostro collega Mario Simonetti, illustrerà e commenterà il recente decreto sulla stampa.

### PETITE CORRESPONDANCE

Une Camarade, dans la misère, cherche du travail. Les copains qui peuvent lui en procurer sont priés d'écrire à Marcel Jout, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10<sup>e</sup>).

**P. C. de Valence,** voudrait-il donner rendez-vous à camarade libertaire par voie du journal ? Cordialement. — Duocor Ernest.

**Vlaeminck, à Béziers.** — Votre abonnement finira le 31 mars 1925.

**Raymond, Fréjus.** — Reçu mandat.

**Lixia, à Vierzon.** — Abonnement finira le 31 décembre.

**Fournier, à Eaubonne.** — D'accord, votre abonnement finira le 31 décembre.

**Renée d'Axel.** — Lettre à la rédaction.